

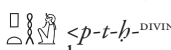


17. La réception des hiéroglyphes en Occident (de l'Antiquité classique au déchiffrement)

JEAN WINAND

Alors que la langue akkadienne et son support, l'écriture cunéiforme, se sont largement popularisés en tant que *lingua franca* dans tout le Moyen Orient (§11) pendant une grande partie de l'Antiquité, la langue égyptienne et ses différentes écritures sont restées très largement confinées à la Vallée du Nil.

Pour les voyageurs occidentaux, les Grecs d'abord, les Romains ensuite, qui visitèrent l'Égypte ou qui eurent l'occasion de voir en Europe, notamment à Rome, des monuments égyptiens, l'écriture hiéroglyphique est restée impénétrable. Quant aux écritures cursives, le hiéroglyphique (§7) et le démotique (§9), leur existence ne semble avoir jamais suscité leur intérêt. Si ce n'est une description très générale et répétitive de l'apparence de l'écriture hiéroglyphique – des images représentant des hommes, des animaux, des plantes et des objets –, peu d'auteurs se sont risqués à une analyse de la structure de cette écriture complexe. De leurs observations, ressortent quelques idées récurrentes.

Tout d'abord, l'écriture hiéroglyphique est liée à l'expression monumentale du religieux et du sacré, ce qu'implique le terme même (« gravure sacrée »). Les hiéroglyphes apparaissent intimement liés à la sphère du divin et de la royauté.

Alors que le système hiéroglyphique, dans sa phase classique, maintenait un équilibre entre ses composantes phonologique et iconique (§4§.3), il fut entraîné, par un phénomène d'hybridation, à surjouer sa dimension iconique à l'époque gréco-romaine (§5). Ce faisant, il ouvrit la voie à une forme d'interprétation favorisant des explications de type symbolique, lesquelles furent très en vogue chez les auteurs (néo-)platoniciens, comme Plotin. Certaines graphies arrangeaient d'ailleurs les signes de manière à former un tableau, ce qui brouillait davantage la frontière toute théorique entre écriture et iconographie (§22). Par exemple, le nom du dieu Ptah, écrit habituellement de manière « alphabétique »,  $p-t-h$-DIVIN  pouvait être rendu de manière plus cryptique par le groupe . Par rapport à la graphie originelle, laquelle recourt à trois phonogrammes (/p/ + /t/ + /h/) suivis du classificateur divin, cette composition ajoutait une connotation sémantique, en mettant en relief la fonction démiurgique du dieu. On aurait ainsi pu créer une notice à la manière d'Horapollon (voir *infra*) : « Quand les Égyptiens veulent écrire le nom de Ptah, ils représentent un génie les bras levés entre le ciel et la terre, car Ptah est le démiurge qui sépara le ciel de la terre ».

Une telle écriture, maniant des quantités importantes de signes avec un raffinement extrême de complexité, ne pouvait avoir été créée que pour maintenir les secrets de la religion et de la royauté à bonne distance des profanes. Cette culture du secret enveloppant des mystères sacrés s'ancre dans la perception gréco-romaine et influença durablement les travaux des érudits de la Renaissance et des Temps modernes.

Des témoignages des auteurs classiques, qui allaient conditionner la réception des hiéroglyphes jusqu'au XVIII^e siècle, trois choses sont à épingle. Tout d'abord, nous devons aux auteurs grecs les termes que nous utilisons encore aujourd'hui pour désigner les différents types d'écritures égyptiennes. Ensuite, il faut signaler une présentation du fonctionnement du système hiéroglyphique rapportée par Clément d'Alexandrie (II^e siècle de notre ère), ainsi que l'interprétation en grec de l'obélisque du Latran due à un certain Hermapion et transmise par Ammien Marcellin (IV^e siècle de notre ère), qui auraient pu ouvrir la voie au déchiffrement si elles avaient été prises au sérieux. Enfin, des hiéroglyphes versés dans les arcanes de l'écriture

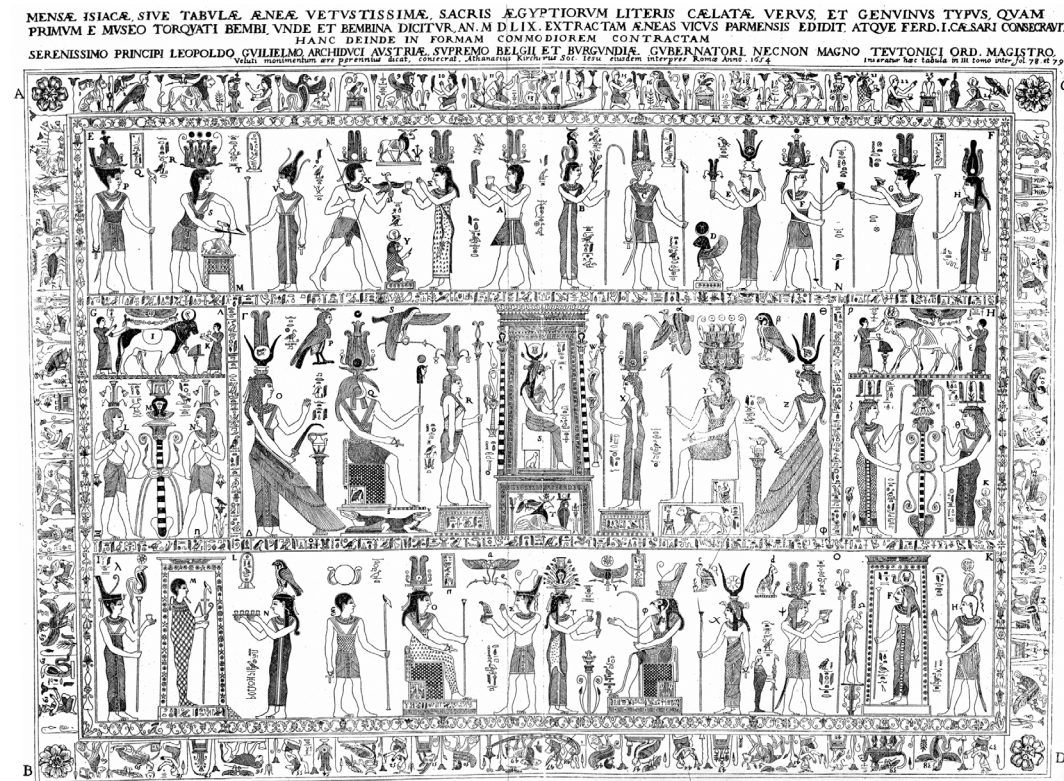


Fig. 66. La Mensa Isiaca dans l'*Oedipus Aegyptiacus* d'Athanase Kircher (Turin Cat. 7155).
© Museo Egizio, Turin.

hiéroglyphique composèrent des listes sous forme de glossaires, dont il ne reste quasiment rien. Le dernier avatar de cette production réside dans les *Hieroglyphica* longtemps attribués à Horapollon (v^e siècle de notre ère), mais qu'il faut ~~sans doute~~ replacer un peu plus tard dans la sphère intellectuelle byzantine. Le schéma suivi par l'auteur est presque toujours le même et consiste à tenir un raisonnement sémiotique élémentaire : « Quand les Égyptiens veulent signifier un contenu X, ils dessinent le signe Y, parce qu'il y a une relation Z entre X et Y ». Le problème réside dans l'explication de la relation entre signifiant et signifié, largement dépendante des spéculations philosophiques de l'Antiquité tardive ou de l'état des connaissances naturelles.

Après une longue éclipse durant le Moyen Âge, où l'Égypte n'était plus guère accessible et avait beaucoup perdu de son attrait, les débuts de la Renaissance au xv^e siècle marquent un renouveau spectaculaire qui allait rapidement déboucher sur un véritable engouement pour l'Égypte et ses supposés mystères. Deux types d'événements marquent ce regain de faveur. Tout d'abord, la redécouverte de monuments égyptiens, au premier rang desquels figurent les obélisques de Rome. Ensuite, la découverte et l'édition du manuscrit des *Hieroglyphica* d'Horapollon, ainsi que l'édition du *Corpus hermétique*, auxquels il faut ajouter la découverte de la *Mensa Isiaca* au xvi^e siècle, une plaque de métal mettant en scène des divinités liées aux cultes isiaques et arborant de nombreux hiéroglyphes décoratifs (fig. 66).

Les érudits du xvi^e siècle s'intéressèrent aux hiéroglyphes dans le cadre plus général de l'expression d'idées au moyen d'emblèmes et de symboles, dont on trouvait de nombreux exemples dans les arts décoratifs, mais aussi dans la science du blason et dans l'héraldique. Les innombrables éditions des *Hieroglyphica* d'Horapollon furent abondamment illustrées par des scènes qui avaient valeur de symbole et qui étaient censées renouer avec l'esprit des anciens hiéroglyphes. Dans le *Songe de Poliphile*, un roman initiatique publié à la fin du xv^e siècle, le héros décrit des paysages et des monuments largement inspirés de l'Antiquité et supposés refléter un monde idéal. L'œuvre renferme plusieurs néo-hiéroglyphes que le héros interprète d'un point de vue symbolique (fig. 67). Le terme « hiéroglyphe » connut ainsi une extension considérable pour désigner tout type de représentation ayant une signification seconde et, pour bien faire, cachée. Pierio Valeriano, dans ses *Hieroglyphica* (1556), concevait l'univers entier comme une combinaison complexe de hiéroglyphes, dont les hiéroglyphes égyptiens ne constituent qu'une partie. On aurait fort à faire pour rendre compte de l'usage qui fut fait à cette époque des hiéroglyphes dans le domaine des sciences occultes, de l'alchimie, ou encore chez ceux qui se préoccupaient de retrouver la langue adamique.

Le xvii^e siècle fut marqué par la personnalité du père jésuite Athanase Kircher (1602-1680). Fasciné par la recherche de la langue des origines, il se passionne pour les hiéroglyphes. Après avoir travaillé un temps à l'édition des premiers manuscrits coptes, il entreprend une œuvre

gigantesque destinée à percer les mystères de l'écriture de l'ancienne Égypte. Poussant jusqu'à ses limites le mode d'explication symbolique hérité de la Renaissance, A. Kircher élaborait un système d'interprétation dans lequel chaque hiéroglyphe était investi d'un poids symbolique (fig. 68). Son œuvre, dont l'essentiel se trouve dans deux publications quasi contemporaines,

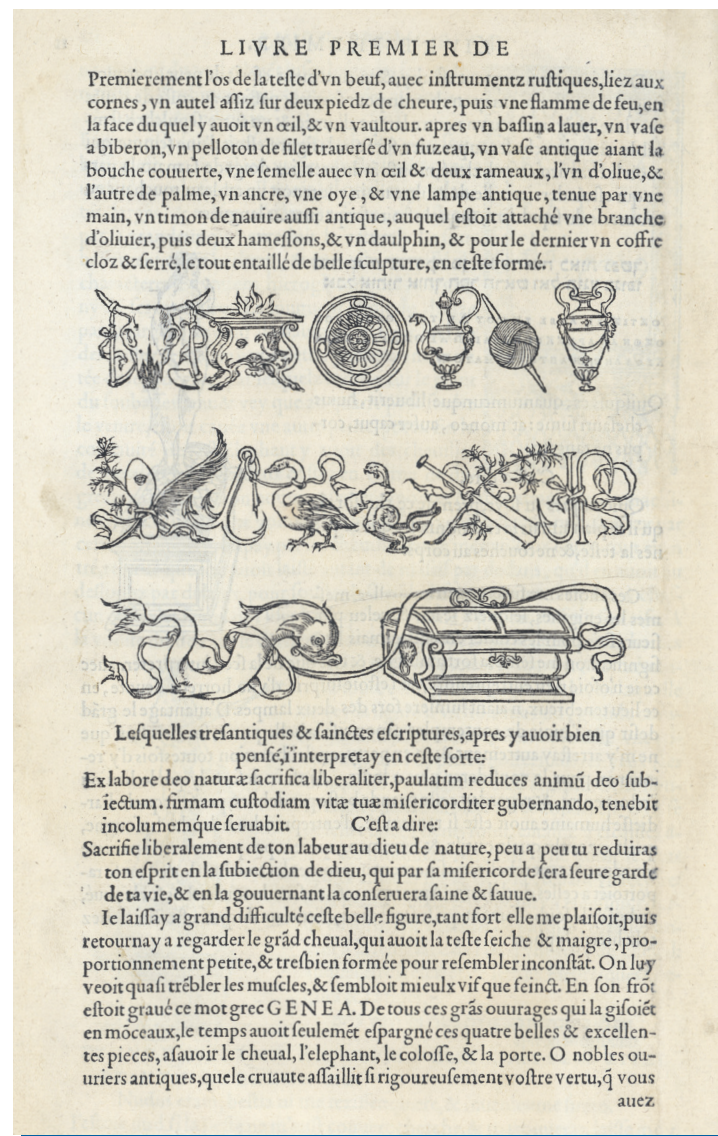


Fig. 67. Néo-hiéroglyphes dans Francesco Colonna, *Hypnerotomachia, ou Discours du songe de Poliphile, déduisant comment Amour le combat à l'occasion de Polia*, Paris, 1561, p. 11 v^o. © Réserve précieuse ULiège.

l'Obélisque Pamphile (fig. 69) et l'Édipe égyptien, est une illustration d'une idée centrale dans l'Europe de la Contre-Réforme : il fallait montrer que les textes égyptiens s'inséraient naturellement dans l'histoire du christianisme suivant les principes d'une *prisca theologia* ou théologie primitive, selon laquelle toutes les civilisations, même païennes, auraient gardé des éléments de la foi véritable. L'antiquité de la civilisation égyptienne en faisait un élément important dans la reconstitution de l'histoire mondiale. C'est pour les mêmes raisons que A. Kircher tenta d'établir une filiation entre l'écriture hiéroglyphique et l'écriture chinoise, une idée tenace jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, où la Chine fut considérée comme une colonie des anciens Égyptiens.

Le modèle kirchérien fut contesté dès son vivant, combattu et finalement délaissé au cours du XVIII^e siècle, en dépit de quelques adeptes comme Antoine Court de Gebelin. En dehors de l'apport continu de nouvelles informations par des voyageurs, l'époque des Lumières fut marquée par deux faits majeurs. Tout d'abord, d'importantes collections d'antiquités se constituèrent et firent l'objet de publications. Le *Recueil d'antiquités* du comte de Caylus et l'*Antiquité expliquée* de Bernard de Montfaucon marquèrent

leur époque. Ensuite, se fit progressivement jour l'idée que l'écriture hiéroglyphique servait peut-être à noter une langue ; il fallait donc la regarder autrement que comme une suite de symboles interprétables par quiconque en possédait la clef en dehors de toute réalisation linguistique. Cette lente progression sur le chemin du déchiffrement passait par un examen scrupuleux des textes et par une étude proprement philologique.

Fig. 68. Interprétation des hiéroglyphes par Athanase Kircher dans *Obeliscus Pamphilius*, hoc est interpretatio nova et hucusque intentata obelisci hieroglyphici : in quo post varia Aegyptiaca, Chaldaica, Hebraica, Graecanica Antiquitatis, doctrinaeque qua Sacrae, qua Profanae Theologia, hieroglyphicis involuta symbolis, detecta e tenebris in lucem afferitur, Rome, 1650 ; 131. © Réserve précieuse Uliège.

À la fin du siècle, les esprits étaient finalement bien préparés pour accueillir avec tout l'intérêt nécessaire la découverte de la Pierre de Rosette en 1799, un décret datant de l'époque prolémaïque qui porte une inscription en grec avec ses correspondants en égyptien de tradition, noté au moyen de l'écriture hiéroglyphique, et en démotique (§1). Il devait revenir au génie de Jean-François Champollion de saisir le système hiéroglyphique dans toute sa complexité, ainsi qu'il le rapporte dans sa célèbre *Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques* (1822). Une fois la clef trouvée, les progrès de J.-F. Champollion dans la voie du déchiffrement furent rapides, en particulier grâce à sa connaissance intime du copte, dernier avatar de la langue des pharaons, qui lui permit d'avancer à grands pas dans l'étude du vocabulaire et de la grammaire.

ET FABRICA HIEROGLYPHICORVM. 131 CAP. VI.

V I.		M λ Mundus dicitur Processus superiorum ad inferiora.	Λ .V X
V I I.		X Processus anterior mundi ad posteriora.	X .I V X
V I I I. I X.		C Lunae symbolum. O magnum.	Σ Ω .I V X
X.		O Ovis dicitur, id est, Vifio.	O Σ I V X
X I.		B Bovis dicitur, id est, Fecunditas.	B .X I X X X
X I I.		Z Zer dicitur, id est, Vira.	Z .I X X
X I I I.		Θ Theta dicitur, id est, Litra Thoth.	Θ ° Thira.
X I V.		Φ Phi dicitur, id est, Amor.	Φ °

R 2 XV.



Fig. 69. Traduction latine de hiéroglyphes dans l'Obélisque Pamphile d'Athanase Kircher (p. 144). © Réserve précieuse Uliège.